

Fiction & Cie

Amélie Lucas-Gary

Vierge

roman



Seuil

VIERGE

Du même auteur

Grotte

Christophe Lucquin Éditeur, 2014

Fiction & Cie



Amélie Lucas-Gary

VIERGE

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-135912-1

© Éditions du Seuil, avril 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Le Saint-Louis fendait la mer. Les côtes sombraient, et tout autour, il n'y avait pas une ride; seulement le bleu.

À bord, les passagers offraient leurs corps au soleil, les heures glissaient sur leurs paupières. Ils ne s'inquiétaient pas de la vitesse du paquebot, ou de la nuit qui viendrait: ils étaient mille et ne comptaient pas. De cette foule, trois silhouettes se distinguaient, qui marchaient sur le pont intermédiaire.

Nous levions peu les pieds, la tête inclinée pour mieux nous entendre. Je venais de rejoindre les deux officiers; eux terminaient leur quart. Nous discussions sans nous presser, car le voyage durait des jours, autant de nuits, et nous pourrions tout dire. Il fut d'abord question de la Méditerranée que le bateau blanc traversait, indifférent à la terre et aux malheurs qui chaque nuit le frôlaient. Nous parlions guerre, destin, salut, mais rien n'avait d'importance.

Tandis que le sel pénétrait nos narines, la chaleur amollissait nos corps; nous nous laissions aller au passé,

à raconter nos vies. J'avais vécu la mienne sur l'eau, et de port en port, mon histoire avait fait le tour de la terre : ces officiers savaient qui j'étais. Ils avaient reconnu le nom de ma mère parmi ceux des passagers et m'avaient invitée à les rejoindre, parce qu'ils voulaient comprendre.

En préambule, j'annonçai :

Je suis orpheline.

Je disais cela sans affect. Le soleil éclatait et ma voix grave se confondait avec le grondement du moteur ; ils n'entendaient pas tout, mais d'ici au prochain port, l'auditoire serait captif, moi libre de tout dire.

Je leur racontai ma genèse inouïe, comme je voulais l'entendre :

Je suis née au bord de la mer ; je connais ses travers et ses plis. Mais c'est à Saint-Denis que tout commença. Ce jour-là, le ciel était bleu. Il n'y avait qu'un nuage.

Les Dionysiens avançaient en une coulée brune épaisse. Il n'était pas cinq heures, mais les rues débordaient ; des silhouettes et des bandes emplissaient l'esplanade. Un peuple entier se retrouvait pour inaugurer les tours ; elles avaient été recouvertes d'un voile immense afin que personne ne voie ce que cachaient depuis des mois les grands échafaudages.

L'attention aurait dû être à son comble, mais une

rumeur folle gagnait la foule. La nouvelle provenait d'un laboratoire du centre-ville, où l'examen d'un fœtus avait révélé une anomalie *incroyable* : le profil génétique de l'enfant à naître ne portait la trace d'aucun géniteur. Pour le dire autrement, il n'avait pas de père. Alors la cérémonie était l'occasion pour tous d'en apprendre davantage ; certains espéraient voir la mère, ou éclaircir le mystère. Son identité et la raison des analyses n'étant pas divulguées, ils imaginaient qu'elle était vierge, et puisqu'elle était enceinte, les lois qui liaient les causes aux effets pouvaient voler en éclats sous leurs yeux : les miracles devenus certitudes, rien n'était plus impossible.

Tandis que le soleil glissait dans leur dos, les Dionysiens exaltés ne se souciaient que de la vierge et de son sort : Emmanuelle flottait dans ce suspens. Ma mère devait sentir ce que son destin singulier contenait de promesses – révolution mortifère ou allégresse. Elle entendait les histoires fantasques, les détails ; l'imagination débridée des autres lui donnait le vertige. Mais une nausée invisible au cœur, elle pouvait disparaître parmi eux, pour partager pendant quelques heures la destinée banale de toutes les filles nubiles qui se promenaient dans la rue. Tant que dans son ventre plat le secret demeurait, elle était ce cheval de Troie.

Il était cinq heures, les cloches sonnaient trop fort. Les cinq coups interrompaient les conversations et recouvraient la voix de ceux qui parlaient. Les Dionysiens

contrariés levaient la tête vers le clocher caché, les paumes sur les oreilles en signe de protestation. Après le cinquième, ils entendirent de loin une musique approcher : le défilé remontait la rue de la République. Aux fenêtres, des riverains, impatients de rejoindre les autres sur la place, agitaient un foulard.

Le maire, qui paradait en tête de cortège, regrettait que la pucelle éclipsât déjà les flèches, mais il n'en laissait rien paraître. Une fois sur l'esplanade, il gagna dignement la scène dressée devant l'hôtel de ville ; dans son dos, sur la façade, flottaient des bannières qu'un vent changeant rendait illisibles. Personne ne se souciait plus de ce qui était écrit – même le maire l'avait oublié. Il se préparait pourtant à parler ; il offrait son visage au public – ses cheveux épais couronnaient son front pâle, et ses sourcils le bleu triste de ses yeux. Il regardait devant lui la toile blanche immense gonfler et s'abattre sur les tours, comme un vieux souvenir. Les Dionysiens savaient qu'il prendrait son temps avant de parler et qu'ensuite le discours serait long, alors ils cherchaient tous l'endroit idéal pour voir et écouter.

Quand le maire prit la parole, sa bouche était tendue comme un sourire :

– Madame la préfète de région, messieurs les députés, monsieur le sénateur, monseigneur, messieurs les artisans, mesdames, messieurs, chers amis, chers tous. C'est un honneur d'être parmi vous ce soir pour inaugurer les

tours de notre basilique. Mes premiers mots seront pour notre patron saint Denis, lui qui sut s'échapper avec force. Songeons à son voyage : décapité, le martyr porta sa tête contre son sein comme un enfant, jusqu'ici, où nous nous tenons maintenant. Notre céphalophore marchait pour réconcilier la chair et l'esprit insolubles, dans un dernier élan, pour toujours. Et votre ferveur, aujourd'hui, fait écho à sa bravoure autrefois.

« Pensons aussi à Saint Louis ; c'est ici que Louis IX saisit l'oriflamme par deux fois, pour se rendre à Aigues-Mortes d'où il partit en croisade. Que son courage en voyage soit aussi un exemple ! Et puis, souvenons-nous des rois morts et enterrés ici ; les têtes tombées, les temps changent ! Que la mélancolie de cette nécropole nous emporte en ce jour !

« Ma grande gratitude va aux artisans pour leur travail et leur invention. Je tiens aussi à remercier le ministère, les mécènes, qui, tous, par leurs contributions, ont rendu à Saint-Denis sa fierté. Il y a des années, la tour nord fut décapitée par un violent orage ; elle qui justement surpassait l'autre en taille et en beauté. Ce monument amputé, en plein cœur de la ville, était devenu notre pire emblème, et nous nous sommes pris un jour à rêver de lui rendre sa splendeur, de reconstruire la tour disparue et de rehausser la tour sud, pour en faire la jumelle véritable de la première. Vous m'avez élu selon ce souhait ; c'est vers ce but et au-delà que mon énergie

fut dirigée. Et pour jouer ce tour, vous le savez, je suis sorti des chantiers battus!

« Que l'on y songe! Le cataclysme d'un orage privait la ville de sa fierté: le ciel prenait sa revanche en frappant les pierres d'une église. Être réunis aujourd'hui, c'est célébrer la culture, contre le tonnerre et la dureté de la nature. Cette dernière frappe: aveugle et puissante, elle n'a pas baissé pavillon, mais les tours se dressent désormais contre le sort comme des promesses à tenir. Que nos tours conjurent l'avenir! Que leur restauration laisse affleurer le passé dans nos vies! Chers amis, leur glorieux anachronisme rendra la ville éternelle! Leur identité nous bouleverse! Vive la basilique! Vive Saint-Denis!

Le temps du discours, la nuit était tombée. Les projecteurs installés pour éclairer les flèches projetaient leurs faisceaux sur le blanc éclatant du drapeau; mais on chuchotait toujours à propos de la vierge au moment où le rideau glissa. L'impact de sa chute sur le sol fit sursauter la foule: il y eut un grand souffle, puis plus un bruit, et le silence. Les Dionysiens découvraient les tours. C'étaient les mêmes, deux tours octogonales flanquées de clochetons et de pinacles: le maire avait dressé son propre bonnet d'âne au milieu de l'esplanade. Sa tête devait lui sembler bien lourde à cet instant.

L'église était symétrique; si on la pliait par son milieu, les deux côtés se confondraient. Alors les Dionysiens émus comparaient: ils cherchaient des différences, mais

comment comparer deux choses identiques qui se mélangaient dans leurs esprits trop étroits ? Examiner l'une effaçait le souvenir de l'autre, et ils pensaient encore à la vierge, aux façons dont elle aurait pu tomber enceinte et à l'enfant qu'elle attendait : sans père, serait-il sa mère ? Leur concentration était insuffisante pour affirmer que les deux tours étaient les mêmes, ou pour résoudre le mystère. Alors ils tâchaient de se remémorer la silhouette de l'église avant les travaux ; ils pensaient au passé, mais les souvenirs étaient vagues, avant et maintenant entrelacés.

Ces efforts vains les épuisaient ; ils se laissaient aller à rêver. Étirant leurs mâchoires, ils commençaient à chercher des endroits pour s'asseoir ou s'étendre, comme ils pouvaient. La place ployait sous leurs pieds. Les tours tournaient. Allongés sur le sol, avachis sur des bancs, adossés aux marches de la basilique, blottis contre les murs en pierre ou enroulés aux réverbères, sans qu'ils s'en étonnent, le sommeil les gagna un à un : hommes et femmes s'endormirent pour une nuit qui dura quelques heures. Ils furent vite loin dans leurs rêves, leurs yeux roulant derrière leurs paupières.

Seuls cinq hommes ne s'étaient pas endormis ; ils regardaient une silhouette déambuler sur la courtine et longer les créneaux : elle apparaissait, disparaissait, pour clignoter dans le ciel assombri. Ils ne savaient pas de qui il s'agissait, mais ils pensaient à l'édile, et ça les tenait éveillés ; une sourde colère, d'autant plus puissante qu'ils

en ignoraient les motifs, roulait soudain au gouffre de leurs cœurs. Alors, la silhouette disparut : comme une bête effrayée par le feu qui gagne, le maire s'échappait par les petites rues désertes, dans l'ombre de la basilique. Et profitant du grand sommeil, les cinq hommes alertes le poursuivirent.

Une fois qu'ils l'eurent rattrapé, l'un d'eux lui lança des pierres ; puis les autres le frappèrent avec leurs poings, et lorsqu'il fut terre, ils l'achevèrent à coups de pied. Son corps ne cessait de tomber, sans jamais qu'il se relevât : ils battaient le maire à mort. Quand enfin ils abandonnèrent son corps dans un parc, un peu de sang coulait de son oreille à la terre – on dirait plus tard qu'il s'était jeté d'une des tours, sans préciser laquelle.

Parler me donnait le mal de mer. Les yeux fermés, j'inspirais, tandis que les officiers regardaient les vagues se briser avec mes phrases sur la proue du bateau ; à cet horizon brumeux, ils pouvaient tout se figurer. Tout était égal. Et moi, je continuai :

Emmanuelle non plus ne s'était pas endormie avec les autres sur la place. Non seulement la hauteur des tours amplifiait soudain le vertige qu'elle éprouvait à devenir mère, mais la chute de l'édile précipitait la sienne. Elle repensait aux mots du maire, au courage de saint Denis, au chemin qu'il avait parcouru, portant sa tête à bout de

bras pour la poser ailleurs : elle entendait sa voix. Sous ce patronage, elle allait voyager pour trouver l'endroit où donner naissance à l'enfant qu'elle attendait. L'état de veille, la peur peut-être, et le poids naissant dans son ventre l'invitaient à suivre la pente : seule, la jeune fille assiégée devait quitter la ville.

Elle marchait encore. Elle sondait les visages en enjambant les corps. Elle les regardait rêver. Emmanuelle Horo pensait à Jonathan Berques. Elle voulait le voir une dernière fois avant de partir, et le cherchait dans la foule endormie. Elle le trouva enfin, adossé au portail de l'église ; il dormait lui aussi, les genoux contre la poitrine, la tête sur l'épaule, les mains à plat sur le sol. Rien dans ce silence n'empêchait le passé de remonter ; elle en repassait les plis.

Nous longions les transats et les corps alignés sur le pont, et le vent se levait ; mes cheveux envolés effleuraient le visage des deux hommes. Ils attendaient la suite en silence, sans savoir où j'allais ; je devais leur donner des détails sur l'amour, sans quoi ils ne comprendraient ni le départ d'Emmanuelle, ni ma présence à bord du Saint-Louis :

Emmanuelle et Jonathan étaient amoureux depuis déjà plus d'un an. Leur histoire était banale : amis sans être amants, frère et sœur, et confiants comme on peut l'être à cet âge. Tailleur de pierre, Jonathan était venu

s'installer à Saint-Denis pour travailler à la basilique. Logé dans un foyer avec d'autres artisans du chantier, il avait emprunté tous les jours la rue d'Emmanuelle; ils s'étaient souvent croisés. Et au soleil, quand le jeune homme délitait, évidait, ébauchait, c'était à elle qu'il pensait.

Au début de l'été, à l'ombre d'un mur séparant cette rue du parc, il l'avait abordée. Emmanuelle n'avait pas été surprise, et ils avaient marché un moment dans la ville. La chaleur était douce. Jonathan parlait, mais son regard disait autre chose; c'était ce qu'Emmanuelle avait écouté. Elle avait aimé ce que ses yeux racontaient. Ils s'étaient arrêtés sous des arbres dont les feuilles découpaient des ombres sur leurs visages; leur tremblement les avait gênés tout en emportant les minutes. Tandis qu'Emmanuelle parlait, Jonathan avait détaillé ses traits, comme s'il la regardait d'ailleurs. Sa main avait effleuré chaque parcelle de sa peau désignée par le soleil et cette peau brûlait ces doigts ou bien c'était l'inverse. Elle s'était tue, il l'avait embrassée. Il avait saisi de sa main droite sa nuque et ses cheveux; elle avait senti sa tête basculer en arrière sous la pression de sa bouche. Il avait posé sa main gauche sur sa gorge: elle n'avait plus bougé, prise dans ce baiser – impossible de savoir à qui appartenaient ces lèvres, ces doigts, cette nuque et ces cheveux. Ils n'avaient plus besoin d'air pour respirer.

Ils venaient d'avoir quinze ans ; ils se sentaient fiers et forts pour toujours. Ensemble, ils ne mangeaient pas, ne dormaient ni ne vivaient, mais ils couraient les rues, les places et les parcs ; ils éprouvaient leur force et leurs muscles, pour finir par s'asseoir au soleil. Ils ne s'étaient plus quittés jusqu'au jour où Emmanuelle avait su qu'elle était enceinte. Jonathan n'était pour rien dans cette chute : ils n'avaient jamais fait l'amour ensemble – chacun avait préféré attendre. Il avait peur ; lui n'était pas vierge, mais se faisait une montagne du coït avec elle. Et Emmanuelle s'était délectée de cette abstinence, passant des nuits entières à se caresser en pensant à lui.

Quand elle n'avait plus eu ses règles, mais cette nausée enveloppante qui lui collait aux lèvres et au ventre, elle n'avait rien imaginé. Elle marchait sur des sables mouvants, le sens et le dur semblaient dans les contours, mais le médecin avait insisté pour analyser son sang. À l'annonce des résultats, Emmanuelle avait cru à une erreur, avant de se résigner, puis de s'interroger : avait-elle été droguée, puis inséminée ? Était-ce la folie ou un viol ? N'avait-elle pas compris comment on se reproduisait ? Avait-elle perdu la tête ? Sa chair inoffensive pouvait-elle contredire son esprit, ce despote ? Et les liens qui unissaient actes et sorts se dénouer si facilement ? Elle écartelée, les effets orphelins de leurs causes, tout était renversé.

Après des nuits sans dormir et des jours à éviter Jonathan, elle avait voulu l'avertir. Alors qu'ils se promenaient dans le parc public, Jonathan lui avait demandé comment elle allait. Il s'était adressé à elle gentiment, mais parlait de son teint comme de la couleur des nuages. Puisqu'elle ne répondait pas, il avait continué ; il s'était approché pour l'embrasser et elle l'avait repoussé.

Elle avait pensé dire : « Je suis enceinte. »

Elle s'était préparée à bien articuler pour ne pas avoir à répéter, mais alors qu'ils marchaient dans les allées du jardin, elle n'avait rien dit. Elle lui en voulait soudain d'en être là, de n'avoir jamais – de son impuissance en somme. Et puis elle n'aurait pas pu expliquer ce qu'elle ne comprenait pas. L'aurait-il seulement crue ? Elle avait appréhendé sa réaction, leurs émotions. Elle ne pensait pas encore à tout quitter, mais elle était déjà loin.

Sans qu'ils se concertent, leurs pas les avaient menés à la basilique, où des ouvriers démontaient les échafaudages qui avaient pendant plusieurs années soutenu les tours, et le bruit des montants de fer qui heurtaient les murs avait mis un terme à leur conversation. Tandis qu'ils avançaient dans la nef, la fraîcheur de l'air avait gagné : d'abord, leurs nuques avaient tressailli, puis leurs bustes et tout le reste s'étaient raidis jusqu'à ce qu'ils se réfugient en eux-mêmes.

Ils étaient repartis chacun de son côté, et ce fut

seulement quelques jours plus tard, lors de l'inauguration, quand les détails de l'histoire furent divulgués, que Jonathan put faire le lien entre les nausées d'Emmanuelle, sa virginité, son silence et la fameuse grossesse. Il avait alors voulu la voir pour comprendre parce qu'il ne voulait pas quitter l'histoire. Mais elle avait éteint son téléphone et il s'était rendu aux mauvais endroits aux bons moments, et inversement : il était allé chez son amie Claire sans la trouver, à son travail avant qu'elle y fût, au lycée, au laboratoire, à la piscine, à l'hôpital. Ils ne s'étaient pas croisés. Il avait couru à perdre haleine parce qu'il savait sa cause perdue. À la nuit tombée, il l'avait cherchée encore, mais il s'était endormi avec les autres sur la place. La terre ne tournait plus en leur faveur.

Emmanuelle avait finalement trouvé Jonathan dans la foule endormie. Elle profita du grand sommeil pour le regarder ; elle se rassasiait de son visage pour en faire une image qu'elle emporterait avec elle. Puis elle marcha à nouveau dans la foule : ces corps endormis respiraient, et dans les rues silencieuses, leurs rêves débordaient. C'était une occasion très belle de dire adieu à la ville, pour elle qui avait grandi avec ce projet – à l'école, on lui avait enseigné les splendeurs de l'architecture gothique ; lors de son entrée au collège, les travaux commençaient et le maire l'avait choisie pour poser avec lui la première pierre ; les différentes étapes du chantier avaient ensuite

jalonné son adolescence... Alors, l'inauguration, comme ce sommeil qui l'épargnait, ouvrait une nouvelle ère et encourageait la jeune fille enceinte à s'enfuir.

Quelques détails la retenaient encore : vider son compte, passer chez elle prendre des bricoles, laisser son téléphone. Elle priait pour ne pas croiser sa mère, qui voudrait comprendre sa grossesse et son départ dont les raisons s'échappaient avec elle. Tout était saccadé ; les verbes et les circonstances se bouscuaient. Et elle trébucha, et peut-être parce que son cœur tournait, elle s'assit sur le trottoir quelque temps. Elle aurait aimé voir Claire, mais il était trop tard. Quand Emmanuelle se releva, c'était pour quitter la ville, gagner le Sud. Elle irait d'abord chez sa cousine à Engean, pas très loin plus à l'ouest.

Dans le métro, des gens éveillés suffoquaient, les épaules tutoyaient les mentons, les coudes les reins, les bras les seins, attisant l'impatience et la mauvaise humeur. Emmanuelle au contraire se réjouissait de la lenteur de la ligne et de la longueur du trajet. À la gare, elle marcha tranquillement à travers les couloirs ; elle regardait autour d'elle les gens s'agiter – ici personne ne dormait. Mais quand elle parvint enfin sur le quai, elle eut juste le temps de voir le dernier train partir.

Elle se demandait où elle allait pouvoir passer la nuit quand un homme essoufflé l'interpella :

– Avez-vous vu ? Le train est parti trop tôt ! C'est



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : SOREGRAPH, À NANTERRE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 135909 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE